



Pôle emploi

Décembre 2019

Arnaud Gabriel • Laurent Gonzales • Gérard Grenier
NocMyst • Florian Orazy

reticule.fr

Réticule #3 : Pôle emploi

Décembre 2019

Table des Matières

Au pire on mourra - Arnaud Gabriel

L'Agence - Florian Orazy

L'avaleur de temps - Gérard Grenier

Le passage des bœufs - NocMyst

Ninon Rouge, conteuse et Momo, marchand de Chewing-Gum - Laurent Gonzales

Inscrivez-vous à la newsletter sur reticule.fr

Suivez-nous sur Facebook : facebook.com/reticulenewsletter

Contactez-nous par mail : reticulenewsletter@riseup.net

© 2019 Réticule. Tous droits réservés.

Au pire on mourra

Arnaud Gabriel

Travaille ! Travaille qu'il me disait l'autre. Mais je fous que ça. Toute la journée sur ta table, le dos voûté à gratter comme un forcené. Je vais finir accro aux cachets à continuer à me tuer la santé pour tes fifrelins. Travaille ! Eh ça veut dire quoi ? Si je reviens pas couvert de terre ou de sueur, je fous rien ? Ou alors faut que j'aille me planquer derrière un écran dans une pièce sans odeur de 9 h à 19 h ? Ça doit être du sacré travail qu'on fait là-bas, à se faire illusionner par une bande de 1 et de 0 en costumes gris. Si c'est pour rester devant cet écran autant rester le cul dans le canapé à regarder la télé. C'est sûr que là mon cerveau sera disponible pour leurs conneries. C'est officiel depuis des années que les mecs gesticulent dans le poste juste pour te vendre leurs machins. « Des trucs bidons pour des gens crédules » comme disait l'autre. Comment ils feraient pour faire acheter leurs bagnoles et leurs parfums aussi ? Mais je bosse mon pote. Bon d'accord peut-être pas comme un forcené, faut pas déconner. Et puis faut être con pour bosser à se tuer la santé. Ou avoir un flingue sur la tempe, ça aide, et bien souvent c'est un flingue d'Etat, difficile de faire plus coercitif.

Alors oui ça vient ton plan bien ordonné, bien vert et bien planté. Voilà, la mairie ils vont être contents, tu vas pouvoir aller serrer des paluches bien grasses et revenir m'emmerder avec leurs exigences de petit bourgeois.

Vivement la 3e guerre mondiale, jamais ces tas de graisse survivront à la marée qui monte. Tu m'étonnes que le péquenot blanc et mâle, il se fasse du souci pour sa survie et sa domination. Avec son bide rempli de bière et de bouffe industrielle, il voit bien que si ça

pète il a aucune chance. Imagine de retour dans la cours d'école à choisir ta team pour la WWII, t'as le choix entre un gros bedonnant qui perd ses cheveux et un mec qui vient de traverser un continent, un désert, une mer et des talibans. Le choix est vite fait. Et quand je dis talibans, le « s » est important tellement y en a qui poussent des deux côtés de la Méditerranée. Mais tout va bien, je te rajoute un arbre là, un banc ici et ta ville pourra accueillir dignement son marché hebdomadaire. Tu veux un revêtement de sol moins blanc mais pas blanc cassé sans que ça soit trop gris pour illuminer la place les jours de soleil sans que ça soit trop éblouissant. Pas de soucis, papa, je suis là pour ça. Voilà ça te plait ? Les visuels sont beaux ? Par contre on t'a dit que les arbres, ils auront cette tête dans trente à quarante ans avant de couper ceux qu'ils y avaient déjà ? Non ?! C'est vrai que d'ici là t'auras déjà cané, c'est pas vraiment ton problème. Et puis avec le réchauffement qui arrive, peut-être que ça va pousser plus vite ? Pas sûr. Mais on sait jamais, hein, les scientifiques peuvent se tromper. Et pour l'essence, je vous mets plutôt des *Robinia pseudoaccacia* ou des bons vieux *Populus alba* ? Ceux qui poussent le plus vite, oui c'est vrai que maintenant qu'il y a plus d'arbres sur ta place, faut vite combler les trous de ta connerie. Trente ans la connerie, je me permets d'insister. Parce que construire des tours d'1 kilomètre de haut en quelques mois on a réussi mais planter des arbres de cinquante ans d'un coup, ça bizarrement toujours pas. Putain de Nature qui se laisse pas complètement faire. Quelle orgueilleuse !

Alors Mr ou Mme (pas de raisons de faire du sexisme) le(a) maire, vous êtes content(e) de votre projet ? Enfin votre, ça pourrait être le mien vu le temps que je passe dessus. Je pense que si un jour, par mégarde j'atterris dans votre ville, sur cette place, je vomirai. Je me serais bien pendu mais voir plus haut, les arbres, trente ans, etc. Oui j'insiste. Merde faudra quand même que je fasse gaffe dans trente ans

de vraiment pas y mettre les pieds, là y aura des branches assez grosses.

Alors voilà, je bosse sur une table entre un écran d'ordinateur et des plans de villes dont j'ai oublié le nom. On est quelques-uns à faire ça. Dans ce bureau quelconque d'une artère qui pourrait être dans n'importe quelle grande ville de ce pays. À un moment, tout devient quelconque, tout est copié, standardisé. Chaque ville à un logo et une devise pour accrocher le passant, se singulariser et se différencier mais elles font appel aux mêmes architectes, urbanistes et paysagistes. Tout est rempli avec le même moule. Le pavé serait différent que ça changerait pas les mêmes « putains de Fnac, McDo, Foot Locker, Célio, Zara, H&M ». C'est quoi le concept d'ailleurs, c'est pour pas être perdu ? Pour avoir le même blouson que ton cousin qui habite à 2 000 bornes ? C'est sûr que niveau pub, c'est efficace, une idée et tu peux la balancer en 4 par 3 dans les 234 villes où il y a une boutique. Je suis un instrument de cette uniformisation, une petite main. Assis toute la journée, une fenêtre avec vue grise ou vue sur du gris ; un gris variant selon la saison. Difficile de produire autre chose qu'un décor de béton en passant mes journées dans ce décor de béton. Une monotonie de jours de pluie s'abat sans cesse sur nos vies.

J'aimerais changer moi aussi pour un vert paradis mais tous les matins je me lève pour revenir ici. Et tous les soirs je me lève pour partir d'ici. Pris dans le même engrenage quotidien où j'exulte en dedans pour être un mouton en dehors. Un pendulaire. Jours après jours suivre la masse qui monte et s'entasse dans des boîtes en fer. Chez moi le soir je mange aussi dans des boîtes en fer. Où aiguïser ma rage quand mes dents sont émoussées de toujours avaler du gravier ? De temps en temps je bats le pavé. On est quelques-uns à marcher par des journées de printemps ou d'automne, côte à côte à se serrer puis le soir venu, on hésite à tout casser mais on sait bien

que rien ne va changer en cassant trois vitres à la Société Géniale ou au Crédit Patate. Donc on rentre, quelques bières dans le ventre, arrosé d'une merguez Cgt, pour l'honneur, pour contribuer, pour se marrer aussi. En fait rien ne bouge, on veut croire qu'on fait bouger les choses, parce qu'on est libre dans nos têtes, parce qu'on nous la fait pas à nous, on y croit pas au système. Pffff. On en est ses suppôts désabusés. Les plus viles, car si on sait, on y reste lâchement. On continue de consommer allègrement, de se chauffer, de bouffer, de fêter furieusement notre vie sous les lumières du progrès. Et on baise aussi. Comme ça à la va-vite . Sans s'attarder. Sans s'attacher. Sans trop savoir pourquoi. On est libre, on est jeune, c'est la ville. Faudrait pas flancher et montrer ses blessures. Merde non pas d'empathie, on baise on a dit. J'ai des images de porno plein la tête alors on va s'y conformer. Là aussi on se consomme. On se consume oui. On est tous en train de brûler. Brûler nos rêves, notre santé dans ces fumées qui sortent de partout. De tous les tuyaux, les cheminées, les pots, les colonnes s'élançant pour nous asphyxier. Et tu fumes, bah oui, ça a beau être marqué « Fumer provoque le cancer » « Les cigarettes contiennent plus de 1344 substances chimiques », tu fumes, je fume. Ils ont mis trois mots puis une phrase. Ils ont mis des photos. Des trucs horribles, personne a jamais vu des trucs aussi trash que des paquets de clopes et pourtant...ouais...je fume. Et ça coûte presque 10 balles le paquet pour se tuer ! Putain mais pourquoi on est devenu aussi amorphe.

Alors je rentre chez moi. Le maire attendra pour son plan. Il attendra jusqu'à...demain. Sacré résistance que je développe. Un vrai agent du chaos. Je pourrais aussi bien rester toute la nuit et dormir ici tellement ce « chez moi » représente peu. Le frigo est presque vide. Il y a bien des pâtes, du riz et toujours ces maudites boites de métal. Alors c'est parti pour Top Sous-Chef en cuisine. Oui ce week-end, je cuisinerai, « quand j'aurai le temps ». Quand j'aurai moins la

flemme surtout. Quand j'aurai mis la main sur cette copine dont je rêve depuis trop de temps. En mode « cocooning » tous les deux tendrement enlacés sur notre canapé « Ikéa » à regarder la dernière série Netflix. Au secours, même mes rêves sont une niaiserie vendue par la télévision. On s'est fait happer par le canapé. C'est lui l'objet du démon. Toute ta volonté meurt quand tu as trouvé le canapé adapté à ta morphologie. Tes potes y dorment. Tu dors dans celui de tes potes. Quand ta meuf te fait la gueule tu y retournes. Qui n'a pas de canapé chez lui en Occident ? J'ai même déjà eu un appart où le canapé était plus confortable que le lit. Me voilà assis dans le mien à manger mes *linguine* à la farine complète au *pesto rosso* et au *parmigiano reggiano* IGP. Quoi dire... Je sais même plus si c'est bien ou si je me fais encore arnaquer par du marketing. Toute la colère s'échoue sur un non-sens, un contre-sens ou un faux-sens. La vérité a disparu. Ou peut-être qu'elle n'est jamais apparue et une bande de sorciers essaie de nous vendre la leur. C'est sûr que c'est plus facile d'acheter une vérité bien emballée, toute construite et répétée en boucle par des communicants que de trouver la sienne. Le monde est devenu une immense secte. La Grande Secte je l'appelle. Exauce toutes mes prières dieu \$. Je serais ton disciple toute ma vie si tu m'accordes confort, beauté, gloire et des vierges et une Rolex pour « réussir » ma vie et une Aston Martin pour faire comme James Bond. Putain jamais la liste s'arrête dans cette secte. Naguère les sectes religieuses apprenaient le dépouillement et le renoncement. Être ou ne pas être était la question. Avoir plus ou avoir encore plus est devenu le mantra universel. Et je vois personne en sortir. Si tu fais un pas de côté, tu prends un coup de tonfa et une lacrymo dans la gueule. J'ai maté ce qu'ils ont fait à Notre Dame des Landes. T'as quelques mecs qui construisent des cabanes en bois, cultivent trois légumes et accessoirement font économiser au contribuable des milliards d'euros. Et au lieu de les laisser pénards vivre leurs vies

tranquilles, et je parle même pas de les remercier pour les économies et la protection de la nature, on leur envoie l'armée bleue. C'est open bar pour les flics. Vas-y tonton, fais péter toutes les lacrymos qu'on accumule depuis des mois. Brouillard poivré sur le bocage. Vous voulez pas vous conformer à notre secte travail, famille, patrie ? On vous pète. Ils faisaient de mal à personne à se construire leur petite utopie. C'est vraiment eux les grands méchants qui mettent en danger notre belle « République » ou notre encore plus belle « démocratie » ? Je sais que je suis pas le seul à regarder NDDL avec des étoiles dans les yeux, c'est le nouveau graal révolutionnaire pour pleins de petits citoyens de gauche. Les gens de Nuits Debout se sont pas envolés, ils sont retournés dans le train-train comme moi. Les yeux qui jettent un coup d'œil dehors mais le corps a pas bougé et le compte en banque prend toujours le salaire du patron. Et on est tous là à se regarder, à refaire le monde de temps en temps un samedi soir entre la deuxième et la cinquième pinte. Oui avant on est pas assez chaud, après on est déjà bourré.

Je crois qu'au fond on est parfaitement conscient qu'on va droit dans le mur à pleine vitesse mais personne n'a le courage de se lancer dans le vide et de perdre les miettes qui nous sont lancées généreusement. Ou alors le temps que tu réfléchisses, que tu réalises que ton job est inutile, que ton patron est un crevard, boum t'as trente ans et ta meuf tombe enceinte et là t'es bloqué, piégé pour vingt piges de plus. Parce qu'aller élever ton môme dans les bois sur la ZAD, ta meuf elle est de gauche mais pas tant que ça. Une princesse de gauche oui. Putain j'aurai rêvé d'être élevé dans les bois au lieu de cette banlieue pourrie. Apprendre la vie de la Nature intimement. Chasser, cueillir, reconnaître la valeur, les enjeux et les cycles organiques de ce monde dans lequel on vit. Et j'ai appris la valeur des objets, les enjeux économiques et le cycle de la bourse. On m'a appris la violence de ce monde et comment me blinder pour y

faire face. On m'a appris que la beauté était celle des magazines. Quelle était celle de ceux qui possèdent On m'a appris à avoir et à jalousement conserver ce que j'avais. La vie coûte cher alors économise. Travaille, voilà ce qu'on m'a dit une fois de plus. Une fois ? Non ! Tout le temps. À chaque étape. À chaque moment. Travaille ! Travaille à l'école. Travaille mieux. Ne regarde pas la télé, va travailler. Arrête de jouer, va travailler. Tu liras plus tard, va travailler. Le sport ? Va travailler. T'amuser ? Ni pense même pas. Tu m'étonnes que maintenant j'ai plus tellement envie. Travaille pour avoir une « situation », voilà ce qu'ils m'ont dit. Putain mais ça veut dire quoi une « situation » ? Ça vient de situer, ça veut donc dire trouve un endroit où te situer dans l'échelle sociale. Où es-tu positionné par rapport aux autres. Et plus tu les écrases mieux t'es situé. Cette « bonne » place dans une « bonne » boîte. Tout est dit. Insère-toi dans cette cage et n'en bouge pas. Toujours la même idée de résignation et d'acceptation de conditions pré-établies pour toi. Si j'aime les maths ? Mais qu'est-ce que ça peut faire, on t'a dit de travailler. On t'a dit d'apprendre et de réviser. Aimer à rien à voir là-dedans. « Tu nous remercieras plus tard » qu'on a même osé me dire. Remercier de quoi ? De m'avoir forcé à apprendre des trucs qui m'intéresse pas ? À avoir décider pour moi ? D'être plus intéressé par ma « situation » finale que d'essayer de me connaître ? D'avoir voulu m'imposer votre façon de penser parce que c'est la seule que vous connaissez et que vous suivez méthodiquement ? De m'avoir donné une « bonne » éducation ? Bah non désolé, ça va pas être possible. Même à trente ans on continue de vouloir me vendre ce petit monde tout propre où rien ne doit dépasser. Et maintenant je suis là en bordure à m'agiter le long du bocal pour voir où trouver un peu d'air frais.

En attendant, il se fait tard, l'assiette traîne dans l'évier. La soirée passée entre internet pour s'informer vaguement de comment le

monde va mal et mon téléphone pour rester accroché à une vie sociale. Tu m'étonnes qu'on reste de plus en plus tard au bureau. Si on avait plus de temps libres on saurait plus trop quoi en faire. Je mets un mois à lire un livre tellement j'ai plus l'habitude et tellement les sollicitations numériques m'attrapent à chaque instant. Il y a des écrans qui surgissent toujours quelque part. Demain recommence identique à aujourd'hui. Il faut être frais pour le week-end qui arrive où il va falloir concentrer tout ce qui a disparu de la semaine. Un dernier coup d'œil et j'éteins ces écrans d'asservissement volontaire.

Alors le matin se lève dans ces draps seuls. C'est toujours au matin que la solitude vient me chercher. Quand, dans la nuit encore sombre, se lève cette envie soudaine d'abandon, cette idée noire où a fui mon désir humain. Le sommeil cette petite mort du temps. Cette perte où se révèle la blancheur de nos âmes. La mienne y est bien mise à à nu, je suis toujours décharné par ces quelques heures. Je me sens si Robinson quand au milieu de la nuit je me réveille seul sur ce matelas fait île. C'est dans ces quelques secondes incertaines qu'éclate le fracas de ma condition humaine. Pourtant il faut bien revenir dans cette routine et dans ces engrenages quotidiens. Alors je me lève et enchaîne les 3C, café, clope, chiotte. Quoique ça fait un moment qu'on a rajouté un quatrième C pour plus de productivité et tenir la cadence. Un bon Ministère de la défonce ferait pas de mal. Qu'on puisse enfin légalement planer tranquille. Ça décrisperait les gens dans leurs vies étriquées et puis ça casserait le monopole du pinard et son alcoolisme agressif où tu finis par péter la gueule de tes potes sans t'en souvenir le lendemain. Je sais pas pourquoi je pense à ça de bon matin en plein milieu de la semaine. Peut-être que j'aurais bien fumé un petit joint avant de partir de chez moi. Pour planer un peu dans le bus et affronter tous ces visages de cendres. Pour affronter le patron de l'agence, les yeux un peu dans le vague, sans prise aucune sur son mépris. M'installer devant ma table, déjà perdu

dans le décompte des heures. Et hop un peu de LSD, pour enchaîner et enflammer ces plans et ces calques d'arabesques hallucinées. Là, fini la monotonie, fini la lobotomie, fini la grisaille. Là, mon pote, ta ville va être unique, on va te casser tous ces schémas et envoyer au plafond notre créativité. Mais redescends sur terre fiston. Mets-toi au boulot et plus vite que ça ! Fais ce qu'on te dit, reste bien droit et dis bonjour à la dame.

Pourquoi ils nous laisseraient nous évader ? Jamais on reviendrait. Une fois les portes de la perception ouvertes, une fois que ton esprit s'est envolé, une fois que t'as été dans un ailleurs, une fois qu'il n'y a plus de limites à ton imagination et qu'on te donne l'opportunité de l'exprimer, pourquoi tu te pointerais encore dans ce système triste et gris ? Beaucoup de jours d'hiver, je suis proche de tout lâcher dans ce terne froid qui nous assaille, dans ces journées où toutes les lumières se sont éteintes. Et puis non. Qu'est-ce que je ferais à me casser au cœur de l'hiver ? Pour aller où ? Pour faire quoi ? Le quotidien te retient prisonnier par son existence même et par le remplissage qu'il fait. Sans toutes ces choses automatiques que tu fais toute la journée et qui te sont à moitié dictées, tu serais obligé de remplir toi-même tes journées. Faut y être préparé ! Parce qu'après trois grasses mat' de suite, je pense que c'est bon t'es reposé, tu dois commencer à tourner en rond. L'attraction de ton canapé doit s'exercer en plein, la force gravitationnelle peut vite devenir irrésistible. Tu te retrouves alors en pyjama toute la journée à mater les pires horreurs de la télé. Et si ce plan c'est prendre un allé simple pour Bangkok et faire la Full Moon et après on verra bien. L'atterrissage risque d'être violent. Ou peut-être pas finalement. Peut-être qu'on a juste peur de perdre le confort de cet encombrant canapé qu'on a toujours connu. La peur de l'inconnue et du vide est toujours si grande, paralysante. Pourtant mon envie de découverte et de curiosité est elle aussi si développée. J'aimerais qu'on m'ait inculqué cette confiance en moi, cette force qui

puisse me faire regarder tous les obstacles de la vie bien en face. Les regarder avec toute l'intensité de mon regard et patiemment les affronter, mieux, les déconstruire. Puis me servir de chaque brique qui s'enlève de ces murs sur ma route pour bâtir autre chose. M'en servir pour paver cette route et la rendre solide. Un pavage sous mes pieds qui me rendrait stable et confiant. Confiant en ce chemin que j'assemble pas à pas, pierre par pierre. Où j'accueille chaque mur avec joie car je sais que la matière dont il est bâti sera la ressource pour avancer. Reste plus qu'à trouver cette confiance. Où à se jeter sans, peut-être qu'elle réside dans la chute. Où se jeter sur le premier mur, ma confiance c'est la première brique qui tombe. Allons-y. Qu'est ce qui peut m'arriver de pire que cette route infernale ? Au pire quoi ? Au pire on mourra...

FIN

Arnaud Gabriel

Paysagiste-voyageur

<https://issuu.com/arno.gabriel>

L'Agence

Florian Orazy

L'écran s'allume sur une femme aux larges épaules, à la chevelure brune. Son sourire s'étire d'une joue à l'autre, un sourire presque maternel qui semble dire « Tout va bien se passer, je suis là pour toi ». Je ne sais pas si ce sont ses yeux ou un effet de la caméra mais ses prunelles brillent d'un éclat particulier. Je la salue. Elle répond d'une voix douce.

– Appelle-moi Élisabeth.

J'aurais juré mes grands dieux que cette femme était Lisa. Lisa est ma conseillère. Elle me suit depuis mon arrivée à l'Agence.

L'Agence ne nous trouve pas seulement un emploi, elle nous soutient aussi au quotidien, s'assure que tout se passe bien au travail, que nous ne sommes ni ennuyés ni stressés, que nous nous entendons bien avec nos patrons et nos collègues. Que le travail est stimulant et nous permet de nous *challenge*, comme ils disent. Lisa a toujours été aux petits soins pour moi.

– Où est Lisa ?

À y regarder de plus près, je me rends compte en effet que cette femme n'est pas Lisa. Lisa a des cheveux plus sombres, presque noirs, et des yeux marrons qui brillent quand je la fais rire, puis qui s'éteignent ensuite. Cette femme possède *quelque chose* d'étranger, ce quelque chose qui séparerait non pas deux clones ni deux jumelles, mais deux sosies parfaits ayant vécu des vies en tous points différentes.

– Je suis ta conseillère, Louis. Je remplace Lisa. Elle m’a confié ton dossier.

Elle ne dit rien de plus.

Je sais ce qui s’est passé : Lisa a été *mise à jour*. Pas une mise à jour mineure pour corriger une erreur ou augmenter son niveau de sécurité ; non, une mise à jour critique, accompagnée d’une nouvelle personnalité et de nouvelles compétences. Au début, il y a deux ou trois ans, quand l’Agence mettait à niveau les conseillères, leur nom et leur apparence étaient conservés. Mais certains clients étaient déstabilisés par ces changements. Alors l’Agence s’est mis à modifier aussi leur physique, par cohérence.

Je ne sais pas pourquoi l’Agence continue à mettre les conseillères à jour. Comme s’ils ne voulaient pas qu’on s’attache. Elle m’allait bien à moi, Lisa.

Élisa n’arrête pas de sourire.

– Tu aimerais changer de travail, Louis ?

– Oui. Je m’emmerde, pour tout vous dire.

Élisa ouvre un dossier à couverture bleu clair. Elle fait semblant de consulter des papiers. Je dis « semblant » car tout ce qu’Élisa a besoin de savoir est sauvegardé sur un serveur qu’elle peut consulter en temps réel, alors même qu’elle se tient devant moi. Je suis au courant, depuis le temps que je suis inscrit à l’Agence. Ses petites manies avec le dossier, c’est uniquement par *souci de réalisme*. Pour rendre le contact plus naturel, plus *humain*.

– Lisa t’avait déconseillé ce poste, c’est ça ?

Elle me regarde par-dessus ses lunettes. Lisa n’avait pas de lunettes. Ils ont dû penser qu’elle n’avait pas l’air assez sérieux.

Élisa ne me laisse pas le temps de répondre.

– Lisa avait raison. Reprendre son ancien travail est rarement une bonne idée.

– Ce n'est pas mon ancien travail. J'étais routier.

– Tu l'es encore, Louis.

Elle m'énerve à finir toutes ses phrases par « Louis ».

– Les routiers sont sur la route. Moi, je suis pas routier, je suis assis derrière mon écran et je surveille des camions qui roulent tout seuls. Nuance !

– Je comprends ta frustration, Louis.

Élisa s'est penchée légèrement en avant, comme si elle me parlait désormais sur le ton de la confiance. Pourtant, nos entretiens sont enregistrés, et je suis évalué en ce moment même. Elle aussi, d'ailleurs.

– Je ne suis pas frustré. J'aimerais juste un nouveau travail. C'est facile, non ? Lisa me disait que je pouvais changer de boulot quand j'en avais envie.

– C'est vrai. Tu peux quitter ce poste dès maintenant, si tu le souhaites.

Elle m'annonce que je peux partir immédiatement, qu'elle s'occupera de tout. Ce qui est bien avec les emplois de l'Agence, c'est l'absence de préavis. Je parle pour les employés bien sûr. Les employeurs eux, ne peuvent pas nous licencier. Du moins, ça n'est jamais arrivé.

Je réponds à Élisa que je préférerais finir la semaine, afin de dire au revoir à mes collègues.

– Tu les apprécies ?

Je hoche la tête sans mot dire. C'est suffisant, Éliisa peut voir mes mouvements à travers la caméra de l'ordinateur. Il paraît même que les conseillères de l'Agence analysent les niveaux de stress et de fatigue en scrutant les traits du visage. Mais ce ne sont que des rumeurs.

– Si tu m'en dis plus, je pourrai te *matcher* avec des collègues semblables pour ton futur poste. Je conviens que c'est un sujet très personnel, donc ne te sens pas obligé..

Elle prend des politesses inutiles. Je sais qu'elle sait. Comme j'ai déjà dit, ils observent tout, ils savent tout à l'Agence. C'est pour ça qu'elle fonctionne aussi bien.

Laurène et David sont ceux avec qui je m'entends le mieux. Et le boss, Fabien, est sympa aussi.

Éliisa me demande si je leur parle souvent à la radio. Je réponds qu'on discute toute la journée, même si Fabien est souvent occupé.

– Tu les as déjà rencontrés ?

J'ignore pourquoi elle me pose ces questions. Lisa ne m'a jamais interrogé comme ça. Sans doute l'effet de la mise à jour. L'Agence s'est rendu compte de l'importance de s'entendre avec ses collègues pour se sentir bien dans son travail. Ça paraît évident, dit comme ça, mais ils ne peuvent pas penser à tout non plus.

– Je les ai vus une ou deux fois par vidéo, mais la qualité était mauvaise. On reste en audio car il faut surveiller les camions qui roulent sur l'écran.

Dans mes premiers boulots, c'était un peu compliqué. Je suis tombé sur des gens pas très sympa, ou au contraire trop excités pour moi, des jeunes surtout. J'étais souvent isolé. Mais depuis un moment, j'ai de la chance. Encore plus depuis que je travaille à Roulinter.

J'apprends à Éliisa qu'en juin dernier, j'ai invité Laurène, David, Fabien et quelques autres à un barbecue chez moi. Mais David n'était pas disponible, donc on a convenu de remettre ça à plus tard.

Éliisa se fige un instant puis reprend son sourire. Un ange passe.

– Vous pensez me trouver un nouveau travail d'ici la fin de la semaine ?

– Bien sûr, Louis. Je suis là pour ça.

Éliisa me propose ensuite de remplir un *questionnaire de satisfaction*. Un deuxième dossier apparaît, vert cette fois, parfaitement assorti au beige de son chemisier.

– Es-tu confortablement installé, Louis ? Ne t'inquiète pas, il n'y a pas de bonne ou de mauvaise réponse. Je vais lire une liste d'affirmations à que tu noteras sur une échelle de un pour « pas d'accord du tout » à cinq pour « tout à fait d'accord ». Tu as compris ?

C'est gentil de demander.

– Alors : « Travailler à Roulinter m'a été bénéfique sur les plans personnel et émotionnel. »

– On ne peut pas vraiment dire ça...

– Essaie d'utiliser l'échelle, Louis.

– Ah oui, pardon. Euh... deux.

– « Travailler à Roulinter m'a été bénéfique sur les plans métaphysique et spirituel. »

- C'est-à-dire ?
- Si tu ne sais pas, ce n'est rien.
- Élisa fait mine d'écrire quelque chose dans son dossier.
- « Le travail à Roulinter était intellectuellement stimulant. »
- Un.
- « Je ne me suis jamais ennuyé une seconde à Roulinter. »
- Franchement, un.
- « Le stress ou la pression se sont rarement fait sentir à Roulinter. »
- Cinq.
- « Roulinter est une entreprise merveilleusement innovante. »
- Trois ou quatre. Le transport routier n'est pas vraiment innovant, mais embaucher d'anciens chauffeurs pour ne pas leur faire conduire de camions, c'est pas mal !
- Je retiens quatre. « Je pourrais envisager de travailler à nouveau chez Roulinter dans l'avenir. »
- Au volant ou derrière un écran ?
- Ce n'est pas précisé.
- Alors, disons deux.
- Bravo, Louis, nous y sommes presque. « Je pourrais recommander Roulinter à un ami ou à un membre de ma famille. »
- A ma belle-mère, peut-être.
- Tu ne sais pas ?
- Je hausse les épaules. Elle l'interprétera comme elle veut.
- « J'ai accompli mon travail avec sérieux, attention, rigueur, abnégation, zèle, spontanéité, courage et détermination. »
- Ça, c'est à vous de me le dire...
- N'hésite pas à exprimer ton opinion.
- Trois.
- « J'ai effectué un suivi régulier de ma performance en utilisant les outils numériques d'auto-évaluation psycho-professionnelle à ma

disposition dans le *cloud*. »

– Hmm... deux.

– Et voici la dernière : « J'ai confiance dans le fait de réussir à retrouver rapidement un travail grâce à l'Agence. »

– C'est une question ?

– C'est une affirmation à laquelle tu peux assigner une note de un à cinq. Veux-tu que je te rappelle l'échelle de notation ?

– Non, merci. Cinq.

– Très bien, Louis. Nous avons fini, je te félicite.

– Cinq.

– Pardon ?

Elle lève un sourcil.

– Rien... je plaisantais.

– Merci beaucoup, Louis. Tu as été parfait

J'ai l'impression qu'elle me prend pour un idiot. Lisa me manque.

Élisa referme son dossier. Je recevrai un message d'ici la fin de la semaine incluant plusieurs propositions d'emploi. Je n'aurai qu'à en choisir une ou, si je le souhaite, les refuser toutes, auquel cas de nouvelles propositions me parviendront.

Élisa me rappelle qu'elle est disponible vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept. Si j'ai la moindre question, le moindre doute, je la trouverai à l'adresse habituelle.

Elle ne préviendra pas mes collègues, supposant que je voudrai moi-même leur dire adieu. Elle insiste, volontairement ou non, sur le mot *adieu*, puis disparaît.

Son dossier vert reste sur le bureau. J'aimerais le saisir et voir tout ce que l'Agence sait de moi. Bien sûr, cela est impossible. Tout ce que je peux faire en tendant le bras, c'est éteindre mon écran.

Mes derniers jours à Roulinter me laissent un goût amer. Certes, mon ardeur à la tâche était encore moindre que d'habitude. Mais ce qui était vraiment étrange, c'est le comportement de mes collègues. David était simplement absent, sans que je puisse en connaître la raison. Laurène, alors qu'elle venait de me rejoindre sur la radio, est partie brusquement, arguant qu'elle devait intervenir sur un camion, ce qui n'arrive presque jamais. Elle ne m'a pas rappelé, et toutes mes tentatives de la joindre ont été vaines.

Plus tard, Fabien, m'a dit qu'elle avait eu un accident de la route, sans plus de détails. Laurène n'avait subi aucun dommage, si ce n'est un léger choc psychologique.

Quand je lui ai annoncé que je quittais Roulinter, Fabien n'a pas semblé le moins du monde étonné. Il m'a simplement souhaité bonne continuation. Quand je lui ai dit que j'espérais rester en contact, il m'a répondu d'un ton absent que oui, certainement. Je lui ai laissé mes coordonnées, mais il ne m'a pas donné les siennes.

À la fin de la semaine, Éliisa me transmet des offres d'emploi. Vingt-cinq au total. Tous à distance. Je réponds que je serais prêt à accepter n'importe quoi du moment que je n'aie pas à rester assis toute la journée derrière ce maudit écran, que je puisse sortir de mes quatre murs. Éliisa va « approfondir ses recherches » mais en attendant, elle me conseille d'accepter l'une des propositions, car de telles offres sont très rares.

Je ne suis pas dupe, cela fait des années que je suis inscrit à l'Agence et personne ne m'a jamais trouvé autre chose que des emplois à distance. Même Lisa.

J'ai demandé à Éliisa les contacts de David et Laurène, n'ayant pas eu l'occasion de leur demander avant de partir. Apparemment, elle ne peut les divulguer à cause de la protection des données ou je ne sais quoi. Je lui ai dit que Lisa, elle, aurait fait ça pour moi. Éliisa est restée immobile un instant puis m'a répété qu'il lui était impossible

d'accéder à ma requête. Les règles de protection des données ont changé depuis Lisa, ou bien celle-ci avait fait une erreur, c'était « un modèle assez ancien ». Je n'ai pas apprécié ce sous-entendu.

J'ai fini par accepter une offre dans une entreprise de veille informatique. J'aurais pu refuser, attendre de nouvelles offres et rester au chômage, ça n'aurait rien changé. Chômeur ou travailleur, on gagne tous le même revenu, ce que l'Agence appelle *crédit universel*. Si on veut, on peut donc rester au chômage à vie, certains le font. Mais la plupart, au bout d'un moment, finissent par reprendre un travail. Moi, je n'ai jamais pu rester en place. Quand je me suis fait licencier et que je suis entré à l'Agence, j'ai tout de suite déclaré que je cherchais un emploi.

À l'époque, je pensais qu'ils allaient me retrouver un travail de chauffeur, que je pourrai reprendre la route, mais ce n'est jamais arrivé. On n'a plus besoin de gens comme moi. À la place, on nous propose des petits boulots à distance, que l'on peut effectuer de la maison, sur un écran. Moi, je suis d'abord resté dans mon domaine initial en surveillant des camions. Ma femme, elle, a complètement changé de secteur : elle vend des fleurs sur internet. Avant, elle était caissière. Elle a toujours voulu être fleuriste car elle adore l'odeur des fleurs.

Mon nouveau travail n'est pas très excitant mais tout de même davantage que mon poste à Roullinter. Je dois récolter des données sur des inconnus. C'est tout ce que je sais. Je n'ai aucune idée de qui sont ces gens, si on leur veut du mal ou du bien, ni comment ces informations seront utilisées. Je dois simplement faire des recherches sur internet, et dans des bases de données diverses auxquelles l'entreprise a accès par ses réseaux.

C'est fou ce qu'on peut apprendre sur les gens quand on sait où chercher. Mon nouveau boss, qui me fait penser à Fabien, m'a dit qu'il n'existait pas une seule personne au monde qui échappe au suivi. Il suffit de consulter des sites et des bases de données bien choisies. Tout le monde y est. Même ceux qui ne sont pas inscrits à l'Agence.

Mes nouveaux collègues sont très sympathiques. Je n'aime pas beaucoup Élisabeth mais il faut avouer qu'elle a fait du bon travail en me *matchant* avec ces gens, comme elle dit.

Samedi dernier, j'ai pris un verre avec Marc, un jeune de mon équipe avec lequel j'ai sympathisé. Il habite à une demi-heure de la maison, dans un petit studio au bord des rails de l'hypertrain. Il vient d'arriver lui aussi, c'est même son premier travail avec l'Agence. Avant, il bossait dans un cabinet d'avocats, il devait récolter des informations pour préparer des procès. Il lisait et triait des centaines d'e-mails par jour. Puis on l'a remplacé par une IA et il s'est retrouvé au chômage. Il s'est inscrit à l'Agence temporairement, il espère retrouver au plus vite un *vrai* travail.

Marc dit qu'on a de la chance de ne pas avoir été remplacés par des IA, vu qu'on accomplit peu ou prou les mêmes tâches que dans son cabinet. C'est vrai, je n'y avais pas pensé.

Selon lui, il y a une raison à tout ça : quand on est chômeur, on gamberge, on se sent inutile, on déprime, et on finit par ne rien faire du tout, on ne voit plus personne, on ne sort pas, on ne consomme plus. La société ne pourrait pas fonctionner avec autant de gens dans cet état. Du coup, l'Agence est là pour nous « garder occupés ». C'est pour ça que ses emplois sont protégés des licenciements.

Il a de sacrées théories, Marc. Je ne réponds pas trop, alors il change de sujet. Il me parle de Karine, une fille de notre équipe. Il aurait bien aimé l'inviter à boire un verre avec nous mais elle n'était pas disponible. Ça fait déjà deux fois qu'elle lui dit non.

Je ne sais pas pourquoi, mais ses histoires me font penser à Laurène et David. J'en parle à Marc, qui promet de m'aider à les chercher. Il maîtrise déjà mieux que moi les bases de données. S'il les trouve, je lui paierai un coup.

Avant même la fin de la semaine, Marc m'envoie un message avec les e-mails, le numéro de téléphone et les adresses de Laurène et David. Il est fort. Je lui promets deux bières, une pour chacun. Pour Fabien, il doit encore chercher.

C'est drôle, Laurène et David habitent juste à côté de chez moi. Ils m'avaient dit être « de la région » mais je ne les aurais pas crus si proches. Ça me fait plaisir. Je vais pouvoir les présenter à Marc.

Je leur ai écrit mais ils ne m'ont pas encore répondu. J'ai aussi tenté de les appeler mais leurs numéros ne sont plus attribués.

Entre temps, Marc m'a envoyé les coordonnées de Fabien, en précisant que je lui devais une troisième bière. Après son nom, il y avait un petit astérisque, comme après ceux de Laurène et de David. Peut-être que leurs contacts ne sont pas à jour, car Fabien ne répond pas non plus au téléphone.

Marc m'a appelé ce matin alors que j'étais dans le jardin. Il m'a demandé si on pouvait se voir ce soir, il a quelque chose d'important à me dire. Tu m'étonnes, je lui dois trois bières ! Il avait l'air nerveux et n'a pas relevé la taquinerie.

Il a découvert la signification des astérisques. Karine en a aussi après son nom. C'est pour cette raison qu'elle n'a jamais répondu à ses invitations. Je ne suis pas sûr de comprendre le rapport.

Marc touche à peine à sa bière. Il déclare en évitant mon regard : « Pour l'instant, ne te lie d'amitié avec personne dans la boîte, d'accord ? Ne fais confiance qu'à moi. »

Je crois qu'il est frustré que Karine l'ait refoulé et il a peur que si je l'invite moi, elle accepte. Je lui demande de m'en dire plus. Il baisse la voix, penché sur la table : « Tu ne t'es jamais demandé pourquoi tu t'entendais si bien avec tes collègues ? »

Puis il se lève brusquement et sort en me promettant de me tenir au courant. Je n'insiste pas. Après tout, on ne se connaît que depuis trois semaines.

Sur le chemin, je décide de passer devant chez Laurène. Je ne compte pas sonner, bien sûr, il est trop tard, mais je suis curieux de voir où elle habite.

À son adresse, il n'y a qu'un petit bâtiment préfabriqué, en ruine. C'est une ancienne agence Pôle-Emploi, on peut lire encore la peinture de l'enseigne. Je vérifie, c'est bien cette adresse qui est enregistrée dans la base de données. Cela confirme ce que je pensais, l'astérisque veut dire que les coordonnées ne sont pas correctes.

Lundi, Marc n'est pas venu au travail. Il a démissionné en milieu de semaine.

Ni Fabien, ni Laurène, ni David ne m'ont écrit. Je me suis rendu à l'adresse de David, un petit pavillon. J'ai sonné, une vieille dame m'a ouvert. Elle habite là depuis trente ans. Elle ne connaît aucun David.

Maintenant que je maîtrise les bases de données, j'ai cherché le nom de mes autres collègues. À part Marc, tous portent un astérisque. Pas seulement Karine.

D'ailleurs, elle est très sympathique. Là-dessus, Marc ne s'était pas trompé. Je vais l'inviter à prendre un verre un de ces quatre.

J'espère qu'elle acceptera.

Marc a essayé de me contacter plusieurs fois ces derniers jours. Hier, il m'a laissé un message délirant. Il disait « Tes collègues n'existent pas », « Ils ont été créés par l'Agence », « Ce travail est totalement virtuel », « L'Agence veut nous donner l'illusion de servir encore à quelque chose », etc. Je ne l'ai pas rappelé.

Après deux mois, Karine n'a toujours pas accepté mon invitation.

Parfois, je repense à Marc et je me demande s'il avait raison. Je me demande aussi s'il a pu retrouver un *vrai* travail, comme il disait.

Je n'ai rien dit de ses théories au reste de l'équipe. Je n'ai pas envie de passer pour un illuminé. Je m'entends très bien avec mes collègues et j'ai bien l'intention que ça dure.

Qu'ils soient réels ou virtuels, après tout, ça ne fait pas une grande différence. C'est un peu dommage pour les bières mais au moins, ils ne disparaîtront pas, contrairement à Marc.

FIN

Florian Orazy

Florian Orazy a vingt-neuf ans. Après des études scientifiques, il part à Londres occuper un emploi dans l'aide au développement. Rentré à Paris, il travaille désormais à son compte afin de consacrer autant de temps que possible à la lecture et à l'écriture. Il a écrit un roman (à paraître), une pièce de théâtre et plusieurs nouvelles dans des genres variés allant de la littérature réaliste au fantastique.

<https://www.florianorazy.com/>

L'avaleur de temps

Gérard Grenier

Je m'appelle Robert Mancini, et il faut que je me rende à l'évidence, je suis né en traînant les pieds. J'ai essayé de ne pas trop le montrer mais mes collègues de bureau se sont très vite gaussés de ma lenteur, de ma résistance à exécuter quelques photocopies demandées par mon supérieur hiérarchique. C'est curieux, mais monter en grade m'a toujours laissé indifférent. Fonctionnaire, catégorie C au service Archives et Documentations d'un ministère, mon bureau est le mieux rangé de l'étage, absolument vierge de tout objet.

La plupart du temps, mon chef avait l'oreille collée au téléphone, était en réunion ou dans la salle de projections du service à regarder des copies de film 16 mm ou des diaporamas. Il gesticulait beaucoup. Prendre des dossiers, les ouvrir, les refermer, tout en fumant cigarette sur cigarette. Mon chef avait surtout le talent de faire croire qu'il était très occupé. Je n'ai jamais su simuler. Quand je n'ai rien à faire, je ne fais rien, je reste les bras posés sur mon bureau vide, je regarde par la fenêtre qui donne sur un parking. Ah, tiens ! La belle secrétaire du grand patron part en avance. Tiens ! Le chauffeur du grand patron brique la belle voiture de fonction.

A une époque, mon horizon s'éclaira car mon chef accepta une jeune stagiaire, étudiante d'une école de cinéma, curieuse, posant sans arrêt des questions à mon supérieur, tout doux, tout fier de se donner une importance. Un matin de 1982, la jeune Mathilde, c'était le prénom de cette stagiaire, revint la mine enjouée, d'une projection d'un documentaire technique consacré au Minitel. La jeune fille, visiblement subjuguée, n'arrêtait pas d'imaginer ce qu'on pourrait

faire avec ce nouveau bijou téléphonique. Je détournai le regard de la fenêtre et du chauffeur du patron en train de briquer pour la énième fois sa belle CX et je m'adressai à Mathilde.

« C'est beau l'enthousiasme »

Ce qui eut pour effet d'installer un lourd silence, vite interrompu par mon chef.

« Si on ne veut pas faire la queue à la cantine, il faut y aller tout de suite. »

Je regardai mon bureau vide, espérant avoir quelque chose à ranger, je passai quand même la main sur le bois même pas rayé et je me levai. Une chose un peu perturbante se passa car mon chef dit d'une voix autoritaire.

« Mancini, vous mangerez à notre table et soyez enthousiaste. »

Il rit bruyamment mais il était bien le seul. J'appréciai le geste de Mathilde qui me prit la main et me gratifia d'un sourire timide.

En général, je mange seul ou alors je me mets à un bout de table, et si possible loin de mes collègues qui ne peuvent s'empêcher de sortir quelques remarques acides.

« Alors Mancini, combien de photocopies aujourd'hui ? »

Enthousiaste, c'est un mot que j'aime prononcer et pourtant si loin de moi. J'ai même consulté le Larousse où on peut lire que l'enthousiaste, dans la période antique, est celui qui est possédé par les dieux. Moi, c'est plutôt un trou noir qui m'a gobé et me digère lentement. Ai-je jamais été enthousiaste ? Aussi loin que m'emmènent mes souvenirs, je me suis toujours ennuyé. Enfant unique, de parents, enfants uniques, je n'ai jamais cherché à me faire des amis.

« T'as le goût à rien » me serinait ma mère.

« Viens, je t'emmène faire une promenade au cimetière » m'ordonnait ma grand-mère, vieille misanthrope portée sur la bouteille, remplie d'une abominable piquette.

Bon, j'avoue. J'ai quand même vu quelquefois l'enthousiasme faire escale dans ma tête d'ado. L'été, mes parents louaient un mobile home au Crotoy, dans la baie de Somme. Promenade pédagogique, pêche à pied et visite obligatoire du Parc Ornithologique de Marquenterre. Patienter dans une cahute, jumelles devant les yeux et voir enfin le héron cendré, le canard souchet, la spatule blanche. Beau spectacle, mais je gardais mes sensations pour moi. Ma mère se faisait confidente et se confiait à mon père qui pensait déjà à l'apéro du soir, pastis saucisson, pris en compagnie de ses voisins, les mêmes depuis au moins dix ans, un couple sans enfants.

« Robert a l'air de s'intéresser à quelque chose, pourvu que ça dure »

L'été de mes seize ans, toujours au Crotoy, toujours dans le même mobile home, toujours à côté des mêmes voisins, mes parents m'autorisèrent à me balader seul dans la baie. Je marchai, chaussé de grandes bottes à la recherche de la salicorne sauvage. Salicorne, un mot d'été, appris au cours des promenades pédagogiques, une herbe succulente cuisinée en salade, très recherchée par les restaurants du coin. Mes pas s'arrêtèrent au pied d'un homme en ciré et en bottes, accroupi, tenant dans ses bras un héron cendré aux pattes baguées. Je me surpris à poser quelques questions à cet homme aux gestes doux, tenant tendrement l'oiseau à la patte cassée. Je déclenchai une avalanche de mots comme si ce bon samaritain n'avait pas parlé à un semblable depuis plusieurs jours.

Explications sur le baguage des oiseaux sauvages, le fichage de chaque animal...

« C'est votre métier ? »

« Et oui, mon petit gars mais ça ne l'a pas toujours été, il faut que je te raconte mon histoire »

Puis s'adressant à l'oiseau.

« J'en ai pas pour longtemps, mon pépère »

Et il se lança, visiblement content de partager ce moment avec moi.

« Pendant vingt ans, j'ai travaillé comme ouvrier d'entretien dans une usine textile. Tous les matins, je me suis pointé à l'arrêt du car qui faisait le ramassage des salariés et huit heures par jour, je réglais les machines à tisser. Je n'ai pas vécu l'enfer, j'avais des potes. Je ne me posais pas plus de questions que ça. Un point c'est tout. Je ne me demandais même pas si j'étais heureux, juste content d'avoir un job. J'ai même fait rentrer ma femme dans cette boîte, ni pire ni meilleure qu'une autre. Jusqu'au jour où j'ai entendu aux actualités régionales, un mot rare à l'époque : délocalisation et j'ai vu la tronche d'un ouvrier hongrois qui, d'ailleurs, à quelques détails près, avait la même tête que moi. Une fin d'après-midi, les portes de l'usine se sont ouvertes devant ma femme et moi, libres dans notre nouvelle prison à ciel ouvert. Du jour au lendemain, plus rien. Un peu de répit grâce aux indemnités de licenciement. Le parcours du combattant de la recherche d'emploi. Les réponses, à peu près toujours les mêmes. « Ce n'est pas exactement le profil que nous recherchons »

« Déprime, honte devant ses propres enfants, alcool. Un peu d'espoir avec ma femme qui retrouva un travail à mi-temps. »

L'homme à l'oiseau blessé s'arrêta pour me donner la petite bête inquiète.

« Allez ! N'aie pas peur »

Il se releva et continua son récit.

« De longues ballades dans la baie de somme et la pêche à pied m'aidaient à garder le moral, jusqu'au jour où je suis tombé sur un vieil homme, penché sur le viseur d'un appareil photo sophistiqué, posé sur un pied. Un ancien professeur de sciences naturelles devenu un ornithologue amateur. »

Presque véhément, il me prit à témoin.

« Tous les jours, je me promenais sous la voûte céleste en compagnie d'oiseaux sauvages et je n'avais même pas eu la curiosité de me renseigner sur ces êtres vivants, habitants du monde au même titre que moi. »

Devant mon attitude un peu gauche, il me reprit l'oiseau.

« Très souvent, je rejoignais le vieux professeur, qui patiemment, m'enseignait des merveilles que je ne pensais pas accessibles à un type comme moi. Jusqu'au jour où, comme si mon apprentissage était terminé, le vieil homme me donna un bout de papier où était griffonné un nom et un numéro de téléphone. »

Mon interlocuteur fit une pause. Son menton tremblait, les larmes n'étaient pas loin. Après un silence pesant, tout en continuant à caresser le héron cendré qui fermait les yeux, il continua.

« Centre d'Ornithologie de la Baie de Somme ». Entretien et me voilà parachuté technicien territorial affecté à la surveillance des oiseaux migrateurs. Comptage, baguage, etc. Formation de six mois et embauche à contrat indéterminé si tout se passe bien »

« Petit, tu t'appelles comment » ?

« Robert, Robert Mancini, Monsieur »

« Robert, regarde-moi et tu verras un homme heureux. Tous les jours je me promène, une paire de jumelles à la main, j'observe, je surveille mes enfants sauvages, j'arrive à les reconnaître. J'ai l'impression qu'ils ralentissent leurs vols pour me faire un petit coucou. Dans ma petite voiture de fonction, je sillonne les petites routes du littoral. Quelquefois, je m'arrête, tant l'émotion est forte. Avoir attendu cinquante ans pour connaître la liberté. Éprouver du plaisir à se lever le matin pour aller à la rencontre du héron cendré, de l'aigrette. Je ne pensais pas que ça pourrait m'arriver. Certains de mes anciens collègues ne veulent plus me voir car je respire trop le bonheur. À leurs yeux, c'est insupportable. D'autres se sont ressourcés à mon enthousiasme. Tous les jours, je remercie le vieux

professeur qui ne vient plus jouir du spectacle des voyageurs du ciel à cause de son arthrose, mais très souvent, je viens lui montrer des images filmées avec mon caméscope. Quelquefois, je me surprends même à remercier l'ouvrier hongrois. Robert, c'est mon histoire, tout le monde n'a pas eu ma chance. »

J'avoue ne pas avoir tout compris. Que venait faire un ouvrier hongrois délocalisé dans son histoire ? Mais je sentais que cet homme avait trouvé sa voie. Chamboulé devant tant de passion, ne sachant que répondre, j'interrompais la conversation.

« Il faut que vous emmeniez l'oiseau se faire soigner, il doit souffrir »

L'homme sortit de son monde, un peu sonné.

« Je me sauve. Robert, observe les oiseaux, moi, ils m'ont sauvé »

Je revois encore la tête de mes parents après ces quelques mots dits d'un ton péremptoire.

» Plus tard, je baguerai les oiseaux sauvages et remplirai leurs fiches de santé. »

Ma mère prit quelques instants avant de répondre.

« Ce n'est pas un métier, juste un passe-temps. Avec un père qui travaille aux Mutuelles Réunies et un oncle fonctionnaire, estime-toi être chanceux et termine ton diplôme »

Je n'ai plus jamais reparlé de cette journée qui m'avait ouvert la porte sur les continents inconnus de l'enthousiasme.

Ma vie de jeune homme qui s'ennuie a continué et grâce à mon oncle, je suis rentré dans un grand ministère après l'obtention d'un BEP Métiers des services administratifs.

Les années passent, les collègues sollicitent de moins en moins le service documentation. Mon chef approche de la retraite et tousse de plus en plus. Avec beaucoup de retard, le grand chamboulement se prépare. Informatisation des services, restructuration, numérisation de tous les films d'entreprise archivés. Une meute de

jeunes loups embauchés comme contractuels accompagnent cette révolution. Une rumeur s'amplifie, le service audiovisuel va disparaître et sera confié à une boîte privée.

Mon chef a été hospitalisé en urgence et le diagnostic est tombé : cancer du poumon avec métastases. Un an maximum à vivre. Je ne le reverrai plus et j'ai même pas été le voir à l'hôpital. Des collègues me l'ont reproché. Je vous l'ai déjà dit : je ne sais pas simuler. Pendant quelque temps, j'avoue avoir caressé l'idée de remplacer mon chef pour un intérim de quelques mois mais rien n'est arrivé. Il a fallu que je donne même mon bureau à l'un de ces jeunes loups informaticiens. Ma fierté en a quand même pris un coup. Pas eu le courage de prendre une décision comme celle de me plaindre. Le grand patron a trouvé la solution en proférant un beau lapsus.

« Mancini, je vous archive dans la salle de relégation. Euh, je voulais dire, je vous relègue dans la salle d'archives en demi sous – sol avec un vasistas pour l'aération. Les archives, du bon vieux papier, témoin de la mémoire de notre grand ministère. De temps en temps, des étudiants thésards viennent nous solliciter. Jusqu'à maintenant, j'ai toujours refusé, mais il est temps de faire connaître cette grande famille et de redorer le blason de la fonction publique dont vous faites partie. Mancini, vous serez leur interlocuteur. Je ne vous ai pas inscrit à un stage d'informatique. Vous n'êtes pas si vieux mais je ne vous sens pas motivé. Mancini, sans vous vexer, vous êtes un homme du passé »

Mon chef est mort. Je ne suis pas allé à son enterrement et certains collègues me font la gueule. Des collègues ! Parlons-en ! Je n'ai plus de collègues.

Relégué dans la salle des archives poussiéreuses, avec comme locataires quelques souris venant grignoter du bon vieux papier jauni, je passe mon temps à passer le temps. Au début de mon installation, j'ai quand même pris une décision en dehors de mes

attributions. Monté sur la seule chaise de la pièce, j'ai nettoyé la vitre du vasistas avec un vieux journal mouillé par ma propre salive. J'ai essayé d'ouvrir cette unique petite fenêtre mais je n'ai pas réussi.

Je crois que je suis bien parti pour me faire oublier, cette idée ne me fait même pas peur. Personne ne m'attend, pas de femme, pas d'enfants et les collègues ne m'envoient même plus de vanes. Je suis devenu transparent. Les quatre murs de la salle d'archives sont recouverts de vieux dossiers. La pièce est coupée en deux par un meuble étagère qui monte jusqu'au plafond, rempli lui aussi de vieux paperasses. Le plus vieux dossier date de 1918. Quelques chemises laissent déborder de vieux bordereaux grignotés par mes gentilles petites colocataires. J'en ai repéré quelques unes. Les premiers jours, nous nous sommes étudiés, évalués, puis acceptés. Maintenant, elles ne s'angoissent même plus de ma présence. En ce qui me concerne, je n'ai rien contre les souris.

C'est curieux comme le moindre petit événement retient mon attention au plus haut point. Les souris, de plus en plus aventurières, la tache de lumière qui vient éclairer une chemise datée de 1960, année de ma naissance, le rayon de soleil captant les grains de poussière, mon seul contact avec l'extérieur. J'espère qu'aucun étudiant ne viendra troubler ces moments de grande solitude qui frise l'extase.

J'ai pris une décision. Étant désormais le maître de ces lieux désertés par ceux des étages, je vais rester ici cette nuit et les autres sans sortir pour m'alimenter. Je suis donc arrivé ce matin avec un pack d'eau minérale. Au départ, c'était juste pour vérifier si le vigile descendrait jusque dans mon antre mais je suis sur du contraire. Cette pièce me paraît soudainement trop vaste. Je teste les étagères du milieu, elles sont constituées de meubles posés les uns à côté des autres. Après avoir enlevé quelques dossiers, elles peuvent bouger. J'en déplace quelques-unes que je réinstalle m'octroyant ainsi un

petit carré de deux mètres sur deux. Assis sur ma chaise, je regarde mon nouveau mur qui masque désormais cette porte ouverte sur le monde des salariés de ce grand ministère, qui fonctionne comme une grande famille, dixit le grand patron. Les souris font un raffut du diable, perturbées par ce changement. Je parie qu'elles vont vite trouver une solution pour venir me rejoindre. Mon intuition était la bonne, le vigile n'est pas passé. C'est la troisième nuit que je passe ici. Je bois à petite gorgée mais la faim commence à me tennailler. Mes amies les souris sont de retour et s'attaquent de nouveaux aux archives.

« Mesdemoiselles, tout ce que vous voulez mais pas la chemise 1960. »

Elles n'oseront quand même pas venir la grignoter car je l'ai posée sur mes genoux. Allez Mancini, un peu de curiosité, ouvre-la, cette chemise ! Des bordereaux, des coupures de presse.

Vingt-six Janvier 1957, Monsieur Rousseau, administrateur 3e classe à été nommé administrateur 2e classe. Nouveau statut pour les receveurs généraux, etc.

Beaucoup de ces pages offrent un recto vierge et une idée pointe. Je sors mon stylo, confiné dans la poche intérieure de ma veste depuis des lustres et offert par le service documentation. Je vais écrire ce qui me passe par la tête, ça fera passer le temps et oublier la faim. Je rapproche les étagères d'un mètre, je commence à être à l'étroit, je respire le papier poussiéreux.. Encore deux bouteilles d'eau. Je garde les vides pour pisser dedans et j'ai récupéré une grande chemise pour mes besoins mais jusqu'à maintenant, c'est sûrement dû à ma nouvelle vie, mes intestins sont complètement bloqués.

Le grand patron ne pouvait pas mieux dire.

« Mancini, je vous archive dans la salle de relégation ».

Je pars dans un fou rire qui fait peur à mes amies. Celle qui s'était aventurée jusque sur mon épaule a sauté d'un coup et est parti se réfugier dans une chemise quelque peu éventrée. J'avale une grande gorgée d'eau et je grignote quelques pages de la chemise 1962. Je mange ainsi la mort de Marylin Monroe et l'embargo total des États Unis contre Cuba. Pages poussiéreuses, je bois plus que de raison. Plus d'eau.

Ce matin, j'ai encore rapproché les étagères, j'évolue maintenant dans une bande de deux mètres sur cinquante centimètres. J'ai viré la chaise. Debout, je me bourre de pages d'archives, épié par les souris qui n'hésitent plus à me grimper dessus. Je ne pensais pas pouvoir écrire. J'ai surtout expérimenté le pouvoir de l'écriture qui ramène à la surface des souvenirs enfouis. J'avoue y avoir pris du plaisir. Je ne peux m'empêcher de vous dire la première phrase. *« Je m'appelle Robert Mancini et il faut que je me rende à l'évidence : je suis né en traînant les pieds..... »*

Je viens de m'introduire trois grosses boules de papier et j'étouffe. La chemise 1960 flotte dans les airs. Un héron cendré vient s'y poser et se tient sur une patte. J'étouffe...

FIN

Gérard Grenier

Ancien cameraman et auteur de quelques courts métrages.
Scénariste et auteur d'un premier roman: La Traversée de la Nationale. Prix du premier roman de la ville de Sete 2019.

Le passage des bœufs

NocMyst

Vous souvenez-vous de ce moment dégradant lorsque votre conseiller vous dit : « *Mais madame, il faut sortir de votre zone de confort.* »

Cette phrase qui vous fait bouillir, tout comme elle vous humilie. Elle vous rend plus sombre, plus déterminé à prouver à cette personne et à toutes celles qui pensent pareille que vous ne serez pas vaincu à grands coups de « Il fait êtes pas raisonnable », « vous n'avez qu'un bac professionnel », « Il faut faire une formation »...

Les premiers mois où je me rendais avec la boule au ventre à mes rendez-vous, j'étais persuadé que j'étais une buse. Pas l'oiseau. Non ! La merde fumante sur laquelle des inconnus marchent lorsqu'ils sont pressés.

Devant le bureau, assis sur la chaise, je me tenais droite, bien habillée, et je patientais en écoutant une femme me parler d'une vie que je connaissais déjà. J'avais de nouveau huit ans, le regard levé vers ma mère qui m'expliquait la dure vérité sur le monde du travail.

« *Le travail, ma fille. Il faut tout donner.* ».

J'ai bien essayé, mais mes lacunes m'ont fait boire la tasse. Remonter à la surface était devenu compliqué, pourtant, je me débattais toujours, alors que les flots vicieux me portaient vers le fond.

Dans ce bureau disposé en parc à bœuf, je compris que je n'étais qu'un numéro. À peine m'avait-elle demandé ce qui m'intéressait.

Je me rappelle lui avoir exposé de mon envie de devenir Nouvelliste et je me souviens de ce sourire en coin. Ça ne servait à rien de parler de soi, de ses attentes de la vie.

Les jours suivants, elle me proposa un emploi à Macdo, puis un, en t'en que femme de ménage dans un hôtel à Fréjus. J'habitais à Toulon, je n'avais pas de revenu, et elle voulait que je parte à « Lourde ». Nous n'étions pas sur la même longueur d'onde, carrément pas sur la même fréquence de radio.

J'ai présumé que c'était ce que je valais. Les efforts faits dans ma scolarité m'avaient mené ici. Dans ce lieu, où je me sentais toute petite. Insignifiante.

Longtemps, je me suis demandée pourquoi je m'y étais inscrit. J'avais besoin de garder mon numéro. Celui qui me permettait d'être toujours présente dans la société.

D'ailleurs, sans conviction, j'ai fini par accepter sa dernière offre et j'ai candidaté pour devenir caissière en grande surface.

Pendant trois mois, j'ai travaillé. Pendant trois mois, je n'ai plus jamais rêvé, hormis d'une lumière rouge et de ce Bip sonore que font les caisses, lorsque l'on passe l'article. À la fin de mon contrat, ma chef de service m'a proposé un autre plus long. J'avais perdu cinq kilos. Je savais que si je continuais à me voiler la face en me disant, comme tout le monde, « *c'est juste pour l'argent, pour vivre.* », j'allais y passer.

J'avais eu plusieurs fois cette idée de me passer la corde au cou.

Plutôt violente comme réaction. Peut-être, est-ce juste moi qui n'ai aucun courage. Mais voilà, je sentais mon imaginaire me filer entre les doigts. Je me perdais avec lui, dans un monde sans couleurs, sans joie véritable. Je n'arrivais plus à tenir un crayon entre mes doigts ou aligner deux mots. C'était mon cœur qui s'effritait, mon corps qui s'affaissait.

Je me suis sentie faible et j'ai refusé de poursuivre sur cette voie. Ça a été dure de le faire comprendre à mon entourage. À croire que mon corps ne rendait pas évident mon problème.

Pôle emploi ne m'a plus contacté pendant quatre ans. J'ai continué à m'actualiser, tout en travaillant dix heures par jour, sept jours sur sept devant mon bureau, loin du soleil, loin des propositions fumeuses d'une conseillère qui n'en avait que faire de mes besoins. J'ai remplacé les rendez-vous âcres par des appels à texte plus doux.

À l'heure actuelle, j'écris d'arrache-mains, de l'aurore au crépuscule. Parfois, il m'arrive de corriger mes copies dans mes rêves. Je ne touche rien, hormis la satisfaction de tenter d'attraper ma raison d'être. Je travaille dans l'ombre, baisse la tête lorsque l'on me demande ce que je fais dans la vie. J'aimerais dire, je suis une auteure, mais je n'ose pas, parce que je ne me sens pas encore accomplie. Qu'est-ce que deux textes édités, au vu de l'argent que ces gens amassent ? Pas grand-chose pour eux, beaucoup pour moi. Je ne me plains pas de ma condition, pour le moment. Peut-être, arrivera-t-il ce jour, ou je devrais tout arrêter et perdre l'essence même de ma vie.

L'argent sera toujours plus important que le travail que j'exerce. Ce travail non reconnu. Ce travail qui fait souffrir mon corps.

J'ai envie de crier : « Je ne me tourne pas les pouces ! J'incorpore dans mes méninges un savoir-faire, que personne n'a voulu m'apprendre ! »

Parce que je fais ce choix de poursuivre cette volonté, j'accepte la douleur qui va avec elle.

Douleur que je répudie, que je tente de soumettre.

J'ai gravé dans mon esprit : *écrire ou en finir*, bien que je sache à quel point le Monde de la littérature est féroce.

Suis-je folle ? peut-être... Je dirais plus : téméraire.

Défaut ou qualité ?

Ça dépend de qui se tient devant nous.

En bref, je ne fais pas « rien ». Je soulage mes parents, j'écris à en perdre la vue, je fais pousser des plantes, j'apporte de la chaleur à ma

vieille voisine, je me lève tôt, me couche tard, et pour l'ensemble de la journée, je la passe à forger ma plume.

FIN

NocMyst

<https://www.facebook.com/Nocmyst/>

Ninon Rouge, conteuse et Momo, marchand de Chewing-Gum

Laurent Gonzales

Ninon Rouge était conteuse à mi-temps dans une agence de travail temporaire. Momo, après avoir tenté de s'insérer sur le marché de l'emploi par le biais de divers et nombreux contrats-emplois-solidarité, contrats à durée déterminée et stages à rémunérations aléatoires, avait décidé de risquer sa chance de libre entrepreneur sur le grand marché européen. Pour cela, il avait fait l'acquisition d'un minibus chez un marchand de véhicules réformés de la vente de pizzas, et décidé de vendre des chewing-gums, après une étude marketing auprès d'un échantillon-coeur-de-cible représentatif du voisinage de son palier.

Ce jour-là, Ninon Rouge venait de se faire renvoyer pour faute professionnelle aggravée, due, je cite : « à un masticage de pâte à mastiquer (chewing-gum) lors de la pratique de son activité professionnelle (contage), le susdit masticage ayant entraîné une non-audibilité de la coupable et conséquemment une plainte du client rémunérateur. »

Lorsqu'elle passa devant le minibus de Momo, elle mâchait toujours le corps du délit, le chewing-gum incriminé, sucé et susnommé. Aussi, une crise de colère rageuse la surprit devant le caractère ostentatoire de l'enseigne : « Espace Chewing-gummerie ». L'effet immédiat de cette colère fut une envie irrésistible de donner des coups de pied dans le minibus, dont la vétusté aurait dû, cependant, plus incliner à la sollicitude qu'au dénigrement dévastateur. Et Ninon, in petto, d'insulter le vendeur ; chancre, selon

elle, de l'impérialisme du masticage, responsable de la précarité ambiante, du chômage structurel et de son licenciement à elle.

Momo, quant à lui, ruminait son amertume et un chewing-gum de son stock, considérant son bilan commercial de la semaine en cours qui s'élevait alors à 0 €.

Bien sûr, il se disait qu'un consultant, dynamique, conseil en investissement, lui eut sans doute fait remarquer qu'on n'était que mercredi.

Cependant, lorsque Ninon vit le jeune marchand de chewing-gum, bouc émissaire de sa rage contre la disparition du plein emploi, elle perdit soudain toutes vellétés agressives en se disant que, je cite : « un jeune homme aussi beau ne pouvait être foncièrement mauvais ». Alors elle décida, dans un même élan, d'abandonner sa prise de revanche libératoire et de tomber amoureuse de Momo, marchand de chewing-gum.

Momo, quant à lui, ayant vu s'approcher d'un pas empressé la jeune femme s'était dit, je cite toujours, « Chouette, une cliente ! » Mais, envisageant le visage positivement colérique du chaland potentiel, il s'était dit alors sans plus attendre que le monde de la vente est un univers impitoyable (ou inversement).

Cependant, alors que le regard de Momo croisait celui de Ninon Rouge, dont le visage portait l'expression des sentiments nouveaux et plutôt amoureux décrits plus hauts, il se dit qu'il n'était pas fait pour le commerce et décida, quasi simultanément, de déposer son bilan et de tomber amoureux de ça si soudainement accorte cliente potentielle.

Aussi lui dit-il : « Bonjour, vous voulez en chewing-gum ? Je vous l'offre, je solde à moins 100 % pour cause de cessation immédiate d'activité », et il sourit.

Ninon Rouge cacha le chewing-gum, cause de son renvoi, sous sa langue afin de faire croire qu'elle n'en possédait pas déjà un, et

répondit : « Oui, merci, volontiers », et elle sourit.

FIN

Laurent Gonzales